

dont il décrit les mœurs et la façon de vivre. Parlons en premier lieu des Indiens Guaymies qui vivent les uns dans le Valle Miranda, non loin de la lagune de Chiriqui, et dont les autres sont dispersés sur la côte nord de Panama, dans les montagnes du Veraguas et du Minéral, ainsi que dans les hautes savanes du département de Chiriqui.

Les Guaymies, au nombre d'environ 4,000, sont en général de petite stature, mais d'une constitution robuste avec une tendance à la corpulence; la couleur de leur peau varie d'un brun jaune au brun très foncé. Quelques-uns deviennent très noirs après un long séjour sur les côtes.

M. Pinard, qui a passé plusieurs mois chez ces peuplades inconnues, a eu l'occasion de les observer de près.

Leurs cheveux sont noirs, durs et lisses. Ils ont la tête grosse en proportion du corps, longue et ovale, la face particulièrement plate et large entre les arcades zygomatiques.

Leur nez est proéminent, souvent épais à la base; leurs yeux sont d'un rouge brun foncé; leur bouche est grande et leurs lèvres fortes. Ils ont peu ou pas de barbe.

Très indolent, même paresseux, le Guaymie, quand la nécessité se présente ou que l'appât du gain le meut, entreprend à pied des voyages dans la montagne, sous forêts ou à la côte, marchant nuit et jour, mangeant à peine, franchissant en peu de temps des distances considérables.

Il porte facilement, soutenus sur son dos par un filet et une courroie passée sur le front, des poids énormes, dans ces chemins exécrables de la forêt vierge, où il est obligé de sauter comme les chèvres de racine en racine pour ne pas s'enfoncer dans le sol mobile et boueux. Son agilité est surprenante.

Le Guaymie croit, ainsi que la grande quantité des Indiens américains, à la religion des esprits et à l'animisme. La peur est la base de sa religion: un Indien entend-il un bruit insolite sous forêt, une tempête a-t-elle renversé sa misérable hutte, son canot a-t-il été brisé dans un rapide, il voit dans tout cela l'agissement d'un mauvais esprit. Il croit alors qu'à l'aide d'offrandes, il pourra se le rendre favorable.

S'il peut appeler le magicien ou *sukia*, il le fait et paye une forte somme pour que celui-ci le débarrasse du mauvais sort jeté contre lui par l'esprit; s'il se trouve seul, il jettera dans l'eau, ou à l'endroit dont il a peur, une des choses qu'il prise le plus, du tabac, du cacao, etc...

On trouve aussi chez le Guaymie des traces manifestes du système totémique, chaque tribu, chaque famille, chaque individu ayant son animal tutélaire.

Les Guaymies vivent, ainsi que les autres tribus de l'Etat de Panama, dans des maisons séparées, éparses, soit sur une même rivière, soit sur une même savane, chaque groupe reconnaissant un chef héréditaire.

A l'heure qu'il est, tous les Guaymies du Valle Miranda, par suite de l'influence étrangère, ont reconnu comme grand chef ou roi, un nommé Cibicu, homme fort intelligent qui s'efforce d'amener une entente définitive entre ses administrés et les étrangers.

Dans les montagnes du Veraguas, au contraire, les Muites, qui sont une fraction des Guaymies, obéissent à un autre chef nommé Savala, prétendant descendre de Montezuma, qui cherche à isoler ses Indiens dans les points les plus inaccessibles de la Cordillère.

Les maisons des Guaymies sont bâties près d'une rivière ou d'une source, sur une petite esplanade dominant les environs immédiats; les côtés sont en bambous ou roseaux blancs, le toit en feuilles de palmiers de montagne, les extrémités arrondies, l'entrée à l'une des extrémités.

L'intérieur est divisé en petits compartiments, par des cloisons en bambous; chaque membre de la famille occupe une division spéciale; celle du fond, opposée à l'entrée, appartient de droit au chef de famille.

Peu ou point de mobilier, si ce n'est quelques hamacs grossiers et des blocs de bois pour sièges.

Chaque division a son foyer spécial, bien qu'il en existe un plus grand qui sert aux usages communs de la famille.

Comme objets de cuisine, des pots en fer d'origine européenne, une pierre plate, espèce de me-

tate, qui sert à broyer le cacao et le maïs, des calabasses en guise de plats et de tasses, des gourdes pour conserver l'eau; ajoutez à cela un mortier creusé dans un tronc d'arbre, avec un pilon, servant à décortiquer le riz et certaines graines.

Attachés par des cordes aux poutrelles du toit, des filets et des claies en bambou, où l'on conserve les provisions, les vêtements et les objets précieux, quelques arcs, des flèches, des lances, ou bien un vieux fusil avec sa poire à poudre et un sac à plomb.

Ajoutez à cela une quantité de chiens au long poil, et vous aurez une idée de l'intérieur d'une de ces maisons.

Leurs armes consistent, comme on voit, en arcs, flèches et lances avec pointes en bois durci. Ils emploient encore, pour la pêche, des lances à plusieurs pointes avec lesquelles ils sont très experts, un ou deux fusils et le machete inévitable.

Ils avaient autrefois, comme arme défensive, un petit bouclier rond en peau de tapir, qui aujourd'hui a entièrement disparu.

Les Bukuetas ou Sabaneros connaissaient l'usage de la *bodoquera* ou sarbacane; mais M. Pinard n'a pu savoir si cette arme redoutable avait jamais été en usage chez les autres tribus des Guaymies.

JULES GROS.

A suivre

LA FEMME

Le premier homme est né, mais il est solitaire. Il se sent l'âme triste en contemplant la terre : " Pourquoi tant de trésors épars de tous côtés, Si je ne peux, dit-il, étreindre ces beautés ? Ni les arbres mouvants, ni les vapeurs qui courent. Je ne puis rien saisir des objets qui m'entourent ; Ils sont autres que moi, je ne les puis aimer. Et j'en aimerais un que je ne sais nommer. " Il demande un regard à l'aurore seraine. Aux lèvres de la rose il demande une haleine. Une caresse aux vents, et de plus tendres sous Aux murmures légers qui montent des buissons ; Des grappes de lilas qu'un vol d'oiseau secoue Il sent avec plaisir la fleur toucher sa joue, Et, tourmenté d'un mal qu'il ne peut apaiser, Il cherche vaguement le bienfait du baiser. Mais un jour, à ses yeux, la nature féconde De toutes les beautés qu'il admirait au monde Fit un bouquet vivant, de jeunesse embaumé. " O femme, viens à moi, s'écria-t-il charmé. Femme, Dieu n'eût rien fait s'il n'eût fait que la rose ; La rose prend un souffle et ta bouche est éclose : Dieu de tous les rayons dispersés dans les cieux Concentre les plus doux pour animer tes yeux ; Avec l'or de la plaine et le lustre de l'onde Il fait ta chevelure étincelante et blonde ; Il forme de ton front la paix et la splendeur Avec un lis nouveau qu'il a nommé candeur, Et du frémissement des feuilles remuées, Du caprice des flots et du vol des nuées, De tout ce que la grâce a d'heureux mouvement Il forme ta caresse et ton sourire aimant ; Il choisit dans les fleurs les couleurs les plus belles Pour en orner ton corps mobile et frais comme elles, Et la terre, n'a rien, ni l'onde, ni l'azur, Qu'on ne possède en toi plus brillant et plus pur. "

SULLY PRUDHOMME.

USAGES ET COUTUMES

SECONDES NOCES

UNE lectrice nous demande quelques renseignements au sujet des secondes nocces; ses questions nous fournissent la matière d'un article qui pourra être utile à plus d'une personne.

Les enfants du premier lit assistent-ils au second mariage de leur père ou de leur mère ? Certainement : Si vous les avez bien élevés, ils doivent désirer de vous voir heureux, ils ne peuvent pas supposer que vous commettez un acte répréhensible; si vous avez porté convenablement votre veuvage, si vous avez fait choix d'un mari ou d'une femme honorable, ils acceptent l'événement sans joie peut-être, mais du moins sans douleur. Leur place est donc dans le cortège, à la cérémonie religieuse.

Il est de bon goût de se remarier sans éclat et sans bruit. Pour le mariage à l'église, on s'entoure, comme aux premières nocces, de ses proches et de ses amis intimes; on envoie, également, des invitations à la messe; mais la cérémonie est plus simple, il n'y a pas de décoration florale, pas de chants, pas de faste.

La veuve qui se remarie ne s'habillera ni de gris ni de mauve, ce qui aurait l'air demi deuil et serait peu aimable pour son second mari; elle évitera le rose, couleur trop gaie, qui serait déplacée. Elle se coiffera d'une mantille noire ou blanche, dans laquelle elle piquera quelques fleurs, (les chrysanthèmes et les scabieuses, qui sont dénommées fleurs de veuve, doivent être éliminées de sa parure.)

La veuve garde la première bague d'alliance, Son premier mariage est un fait que rien ne peut effacer, son second mari ne saurait trouver mauvais qu'elle conserve le signe de ses premiers liens et, si elle a des enfants, elle leur doit cette marque de respect à la mémoire de leur père. Elle porte donc deux anneaux.

Un déjeuner ou un dîner suit la cérémonie religieuse, mais il n'y a jamais de bal, pour les secondes nocces.

NOCES D'ARGENT

Elles ont lieu après vingt-cinq années de mariage. C'est une grande fête qu'on célèbre aussi joyeusement que possible, avec tout l'éclat qu'on peut lui donner.

" La mariée " se pare de reines-rarguerites; elle porte aussi une mantille pour aller entendre la messe, s'il y a cérémonie religieuse. " Le marié " est en habit. Ils sont entourés de tous leurs enfants de leurs petits enfants, — on en a déjà quelques-uns à cette époque de la vie, toute la famille est invitée au complet. " Les époux " donnent un grand dîner, ils ouvrent le bal, la mère avec son fils aîné, le père avec sa fille aînée.

NOCES D'OR

Après cinquante ans d'heureuse vie conjugale. Mêmes cérémonies que pour les nocces d'argent. " Les mariés " ont, cette fois, des arrière-petits-enfants. Ils ouvrent le bal; le grand-père avec l'aînée de ses petites-filles, la grand-mère avec l'aîné de ses petits-fils. La fleur de ces nocces est la pensée. Tout le monde la porte au corsage ou à la boutonnière.

ANN SEPH.

COMMENT ON DINE CHEZ LES CHINOIS

UN Chinois très parisien, le général Tcheng-Ki-Tong, publie dans le journal *le Temps* de fort piquants articles sur les mœurs et les coutumes de ses compatriotes. Nous en détachons un très curieux passage relatif aux usages et à la tenue de la table chez les Chinois, qui sont peu d'accord avec les relations des voyageurs. Le repas auquel nous fait assister le général Tcheng Ki-Tong est un dîner de cérémonie offert dans l'intérieur d'une salle de spectacle.

Les cérémonies d'un banquet diffèrent un peu de celles qui sont en usage dans les pays occidentaux, mais ont cependant beaucoup de points de comparaison. Les convives sont assis deux par deux à chaque table, et de manière à voir ce qui se passe sur la scène. Les domestiques apportent à tour de rôle les services, qui se composent généralement de seize ou de huit plats, contenant des mets très variés et qui ont été apprêtés avec de grands soins par des Vatel experts en leur art.

On a raconté tant de choses divertissantes au sujet de nos festins que j'éprouve un certain regret à les démentir. D'après les faiseurs de tours du monde, le chien, le chat, le serpent, se rencontrent sur nos tables en compagnie d'animaux encore moins digestifs, tels que les vers de terre et les rats. A la vérité, nous préférons, comme beaucoup d'autres, le gibier et la volaille à ces spécimens fantaisistes; nous avons bien quelques petits plats particuliers — autrement ce ne serait vraiment pas la peine d'être Chinois — tels que les nids d'oiseaux, les nageoires de requin, les nerfs de daim et autres aliments *di primo cartello*, qui sont très présentables. J'ajouterai encore, pour confondre les conteurs de merveilles, que les tables chinoises sont pourvues, outre les célèbres bâtonnets d'ivoire, de cuillers de porcelaine et de fourchettes d'argent et qu'il est absolument aisé de faire honneur au festin sans faire usage de ses doigts.

Les baguettes d'ivoire font toujours le sujet des étonnements des livres, et c'est un sujet inépuisable. Supprimez tous ces petits hors-d'œuvres